

DANIÈLE SALLENAVE



LE PRINCIPE DE RUINE

L'UN
EST
L'AUTRE

Gallimard

*Pour Catherine Clément
et pour André Lewin*

Sous le ventre du Jumbo qui voisine le nôtre, une lampe clignote dans une soute entrouverte ; cette lumière faible, douce, tremblante, familière, projetant contre les parois des lueurs intermittentes, alternées, me donne un sentiment de familiarité et de douceur ; on dirait une cave ouverte au pied d'une maison, et ses marches usées.

Brume « varsovienne » au-dehors ; ce matin, il faisait 0°C quand je suis sortie de chez moi. Réminiscences vagues quoique obligées ; voyages à Moscou, à Prague, en Pologne. Et brutalement, une envie de printemps – nostalgie aiguë du temps de S., ce qui prouve à quel point la fatigue me fait perdre mes repères, me descelle, suscite en moi des images de repos : beauté de la lumière sur la Loire, dans l'impérissable fraîcheur des jeunes pousses du saule.

Dans la soute, la lumière s'est éteinte ; puis la porte s'est refermée. Clouté, riveté, le flanc bombé de l'avion ressemble au flanc d'un cuirassé ; des bosselures le marquent, il a l'air d'avoir été œuvré sur un établi. Je ferme les yeux, je m'endors presque.

Échos translinguistiques : « *Delhi ?* » demande le steward à chaque passager. « *Delis* » aussi, où j'achetais à New York du pastrami, et des cornichons russes.

Premiers tours de roue sur la piste ; je branche mes écouteurs, canal 9, Mozart, puis Beethoven, une sonate pour violon et piano. Tout se brouille, s'échange, se confond dans un sentiment d'absurdité : le temps, l'espace, les références, sommes-nous faits pour tant de possibilités conjointes ? Le confort extrême, le repas qui s'annonce, les journaux empilés sur mes genoux, trop d'abstractions m'entourent, où je ne peux faire le tri, trop de branchements simultanés sur des temps, des espaces, des modes de vivre que tout sépare.

Pendant longtemps être de son temps, c'était être d'un seul temps. Peut-être un riche Romain avait-il à son doigt un camée ancien ou, sur une étagère de son mur, un vase grec datant de quelques siècles, et pour le servir un esclave égyptien dont il ne comprenait pas la langue. C'était tout.

Mais nous ? C'en est trop ; je débranche l'écou-

teur, je pose les journaux par terre, et, une deuxième fois, je ferme les yeux, m'absorbant tout entière dans le puissant mouvement qui m'arrache, et qui devrait être la métaphore de tout ce que je m'appête à vivre. Puis je les rouvre ; sous le hublot, à ma droite, de l'herbe verte, et d'étranges clignotements émeraude au ras du sol. À l'instant du décollage, comme à certains moments de l'amour, je vois ma propre main, ouverte et posée à plat contre la paroi : traversée d'un courant de vie secret, fort et, pour l'instant, inaltérable. Mon sang, animé, circule plus vite.

À peine avons-nous monté un peu que l'hiver varsovien fait place au bleu pâle d'un crépuscule ancien, rêvé, comme un fond de tableau, dans une immensité étrange, indéterminable, golfe ou ciel, nuages de feu, incendie rouge, et nous continuons de monter encore une fois, non dans l'espace, mais dans le temps.

La musique, musique familière mais venue de nulle part – Mozart ou Beethoven –, continue de se déverser dans mes oreilles – et toute la fatigue se résout comme si les défenses obstinées, têtues, de « ma pauvre âme obscure » avaient soudain cédé. Et je m'endors déjà, apaisée par la vision d'un monde qui n'est un monde pourtant pour personne, juste une suggestion de monde, changeant cette lumière de tragédie, ce début d'incendie, en un cataclysme télévisé, pour le groupe

d'humains dont je fais partie, absurdement, improbablement lancé dans de confortables fauteuils, à six mille mètres de sa terre.

... Puis sept, puis huit, puis neuf. Graduellement, les nuages deviennent montagnes de neige et de glace aux formes magiques, comme un tableau de Caspar David Friedrich.

Miracle de douceur à mon réveil, dix minutes ou une heure après : soulevée dans les bras de la Grande Mère Compatissante que j'ai retrouvée – rêve enfin réalisé d'être ainsi emporté, sans peur, et pour toujours. Mais qui me déposera où ? Hélas, je ne le sais que trop. Un pur croissant de lune dans le ciel de plus en plus clair, l'horizon est rouge encore, et nous devrions pleurer ou prier. Mais non : nous choisissons notre menu.

Nous montons encore, un semblant de mer moutonne en dessous ; il y a des montagnes et des îles juste devant nous ; des dieux sur des promontoires ; des dieux avec des tridents, ou de gros livres sur leurs genoux ; toutes sortes de dieux à la barbe fournie, songeurs, méditatifs, irrités, et nous passons entre eux, insolents à les frôler, comme de gros oiseaux silencieux.

Les nuages se défont et reforment aussitôt de nouvelles masses compactes, masques et murailles ; l'eau cotonneuse et glacée s'est resculptée en un visage qui s'incline, les yeux fermés : divins pleurs

de pierre ! La nuit est tombée. Où sommes-nous ?
Sommes-nous faits pour dénaturer à ce point ?

J'ai été longtemps, et comme j'aimais cela !, une voyageuse fruste, une voyageuse des premiers voyages, que tout dépayse, excite, amuse, émeut. La vue des autres races, les premières odeurs.

Une heure du matin à ma montre, à Delhi cinq heures et demie : nuit encore ; de petites lumières déjà dessinent un sol, et quelque chose d'humain. Est-il bon, naturel, souhaitable, que nous soyons ainsi prêts à fondre, ou à nous laisser tomber, sur cette terre rare, grelottante dans le petit matin, et percée de faibles feux ? Nous n'y entrerons pas ; nous en serons, au figuré, les prédateurs ; personne dans ces agglomérations que je devine, à peine surgissant de l'aube, n'a besoin de nous.

Six heures trente, sur la route de la ville. Maigres silhouettes à vélo drapées dans un châle couleur nuit ; brumes flottant au ras du sol. Une femme en sari à l'arrière d'un scooter. Dans la voiture silencieuse et fermée, nul bruit, nulle odeur ne filtre ; le sommeil me colle les yeux. Aperçus vaguement, à un carrefour, des colliers

de fleurs d'un jaune éclatant, et sur un fil des oiseaux dont je ne sais pas le nom.

Première formulation de la question inquiète, sur quoi je vais m'acharner tout le temps du voyage, moins pour lui trouver une réponse que pour en découvrir l'exacte formulation. Qu'est-ce que je vois ? *Qu'est-ce que voir ?* Et quand je me repère, ou crois me repérer, dans ce tunnel qu'inlassablement je creuse dans le monde, n'est-ce pas seulement moi-même que j'y vois, ma propre odeur, familière, que j'y retrouve et qui me rassure ?

Lecture, au soleil sur ma terrasse, de *Pather Panchali* : « Cette montagne qui n'existait nulle part (...) avait trouvé son piège impérissable dans l'esprit simple d'un enfant. »

Même jour. Deux heures de l'après-midi : premier départ, après un court repos, pour le Rajasthan.

Pensé beaucoup aux absents, tandis que nous nous préparons. Tout m'est proche quand je suis loin, et les morts, et le temps d'avant. Peut-être parce que tout départ fait allusion à la mort, et que l'angoisse nous incite à des rêveries mélancoliques. Plus profondément, plus philosophiquement : parce que plus on s'éloigne dans l'espace, plus on se rapproche du temps d'avant,

puisque notre présent s'efface, qui est lié à des lieux déterminés.

Sur la route de Neemrana, vers trois heures de l'après-midi, nous doublons ou croisons de lents attelages de dromadaires : mouvements stupides de la tête haut levée, larges sabots en poêle à frire se posant dans la poussière. Plus tard, bœufs ou buffles tirant un char aux roues romaines, ou attelés à un araire.

Même cela, nous l'avons oublié : le recours à la force animale. Toute notre civilisation technique (récente : il n'y avait dans mon village, vers 1950, que des chevaux pour le transport et le trait) nous a habitués à trouver naturel que des machines nous aident à nos travaux ; de sorte que la vue d'un animal vivant, domestiqué, souffrant pour nous, la peau usée sous le harnais, le cou creusé par le joug, les genoux écorchés, meurtri de coups de bâton, présente quelque chose de révoltant.

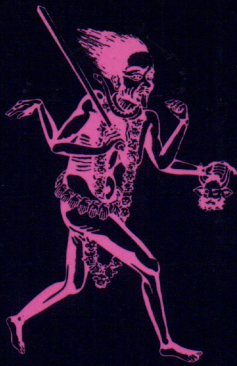
Éloge de la civilisation technique ? Non pas, mais ceci, du moins : nous nous élevons lorsque nous faisons moins souffrir les bêtes ; cela est conforme à notre nature, de préférer nous entourer de partenaires fabriqués.

Villages. Petits cochons noirs grouillant sur un tas d'ordures ; petites filles en uniforme bleu et *dupattas* blancs sortant de l'école finement nat-

tées ; femmes drapées à l'arrière d'un vélo ; chiens pelés, d'un jaune malade ; petites filles en haillons et, sur la tête, un feutre sale de cheveux emmêlés. Une jeune femme en sari de soie bleu pâle porte sur sa tête une corbeille de bouses de vache sèches. À l'arrière d'un camion, vacillant à peine, un empilement de chaises d'osier : qu'est-ce que je comprends dans ce que je vois et, en même temps, qu'y a-t-il dans toutes ces scènes, que je ne comprenne immédiatement ?

L'envie de photographier ces scènes, ces lieux, ces gens, s'estompe vite : tout serait encore à faire, *car la pensée ne vient qu'avec les mots.*

Dans les champs, interminables travaux durs accomplis sous le soleil (et encore n'est-ce que celui de l'hiver) avec de très pauvres moyens : serpettes courtes, petites houes, araires anciens. Passivité, précarité. Tout le provisoire de la vie s'expose. Dans les plus gros bourgs, aucune maison n'a l'air achevée, ou bien elle est déjà en ruine. La mort est partout ; les entrailles d'un chien, exposées, béent au soleil. Torchis, terre battue, villages. De petits éventaires proposent, sous le vent qui en rabat la fumée, des nourritures et du thé ; tout est noir : peaux et tissus, terre et murs ; seuls des dents blanches, des yeux brillent. Les couleurs ont un air de gaieté pri-



L'UN
E T
L'AUTRE

nrf



9 782070 734115



94-I A 73411

ISBN 2-07-073411-0

84 FF tc

CONCEPTION GRAPHIQUE MEZIER/VALENTIN